



LA LITTÉRATURE : ENTRE BLESSURE NUMÉRIQUE ET REMODELAGE ONTOLOGIQUE

[Étapes de traitement de l'article]

Date de soumission : 04-05-2025 / Date de retour d'instruction : 11-05-2025 / Date de publication : 15-07-2025

Jaouad BAKA

Université Hassan Premier, Settat, Maroc

✉ jaouad.baka@uhp.ac.ma

Résumé : Cet article interroge les transformations que subit la littérature à l'ère du numérique, en accordant une attention particulière aux résistances théoriques, culturelles et symboliques que ce bouleversement implique. Loin d'être unanimement accueillie, la littérature numérique réactive des représentations profondément enracinées dans l'imaginaire collectif, où le progrès technique serait synonyme de menace pour l'humanité. Ce scepticisme se nourrit de métaphores obsédantes issues de mythes anciens et de fictions modernes, suggérant la réification de l'Homme et sa dégénérescence. Ainsi, l'œuvre numérique apparaît comme une rupture d'avec l'ordre ancestral du livre. Ce qui génère une méfiance qui a pour piliers des considérations ontologiques. Le livre, en tant qu'objet symbolique garant d'assurance et de pérennité, est remplacé par un support instable. La sacralité de l'œuvre se voit, *ipso facto*, altérée par la technicisation inquiétante du champ littéraire, qui se manifeste par la dématérialisation du texte, la dissolution des frontières entre auteur et lecteur et la possibilité d'une écriture algorithmique. Face à ces résistances, une posture critique se révèle cruciale. Ces mutations ne sont pas à considérer comme une dénaturation du littéraire, mais comme un renouvellement ontologique qui ouvre la voie à d'autres approches esthétiques et critiques, tout en redéfinissant les notions classiques d'autorité auctoriale et de réception.

Mots-clés : Littérature, littérature numérique, résistance anthropologique, renouvellement ontologique, démystification.

LITERATURE: BETWEEN DIGITAL TRAUMA AND ONTOLOGICAL RECONFIGURATION

Abstract: This article explores the transformations undergone by literature in the digital age, with particular attention to the theoretical, cultural, and symbolic resistances that this upheaval entails. Far from being unanimously embraced, digital literature reactivates deeply rooted representations within the collective imagination, where technological progress is often perceived as a threat to humanity. Such skepticism draws on persistent metaphors from ancient myths and modern fictions, evoking the reification and degeneration of the human being.

Digital literature thus marks a rupture with the ancestral order of the book. This shift generates a form of mistrust grounded in ontological concerns. The book, as a symbolic object of stability and permanence, is replaced by an unstable medium. Consequently, the sacrality of the

literary work is disrupted by the unsettling technicization of the literary field – characterized by the dematerialization of the text, the blurring of boundaries between author and reader, and the possibility of algorithmic writing.

In the face of these resistances, adopting a critical perspective becomes essential. These transformations should not be seen as a degradation of the literary form, but rather as an ontological renewal that paves the way for new aesthetic and theoretical approaches, while redefining classical notions of authorship and reception.

Keywords : Literature, digital literature, anthropological resistance, ontological renewal, demystification.

Introduction

La littérature est intimement liée à l'Homme. Elle en est l'expression la plus totale. L'œuvre littéraire, par sa transcendance des temps et des lieux, rend possible l'accès à ce qui est universellement humain. Aussi, la littérature n'est pas seulement le lieu privilégié pour le déploiement des préoccupations de l'Homme, c'est aussi le témoin des transformations de son rapport à soi, aux autres et au monde. La littérature est, tout bien considéré, le miroir des mutations de toute une société.

Dans le contexte actuel portant l'empreinte de la profusion des nouvelles technologies et leur démocratisation, la littérature a dû faire face au tournant numérique. D'où se révèlent prépondérantes des interrogations d'ordre épistémologique : dans quelle mesure le numérique transforme-t-il le champ littéraire ? comment l'avènement du numérique redéfinit-il les notions traditionnelles de texte, de lecteur et d'auteur ? peut-on envisager une littérarité propre à l'œuvre numérique ?

C'est autour de ces questions que s'articule cette étude. Elle se place à l'intersection des apports épistémiques issus des théories de la littérature et de la médiologie. L'intérêt de cette étude est de mettre en lumière les dynamiques à l'œuvre dans la littérature numérique, par le truchement d'une approche à la fois ontologique, sémiotique et poétique. L'objectif est de repérer les défis qu'elle soulève, et de déceler les perspectives qu'elle rend possibles au niveau du champ disciplinaire de la littérature contemporaine.

1. Littérature, culture et humanités à l'épreuve du numérique

Des récits antiques aux discours les plus récents, l'humanité semble hantée par l'idée de sa décadence. Cette déchéance progressive s'inscrit dans des mythes et des légendes représentatifs de la dialectique de l'ascension et de la chute. La révolution numérique, avec les voies qu'elle ouvre, ravive cette angoisse concernant l'effacement de l'humain, en l'occurrence dans le champ littéraire. Ainsi, la naissance de la littérature numérique secoue les structures traditionnelles de la création et de la réception. Ce qui n'est pas sans soulever des questions d'ordre ontologique, se



rapportant essentiellement à la figure symbolique du livre, aux représentations dystopiques de la technologie et aux ajustements du littéraire à l'ère du digital.

1.1. La légende de la dégénérescence de l'humanité

L'imaginaire humain se caractérise par sa polarisation entre le haut et le bas, entre l'ascension et le déclin. Cette dialectique est l'essence même de la condition humaine. C'est dans cette perspective que Salluste souligne cette ambivalence ontologique de l'Homme.

Tout homme jaloux de s'élever au-dessus des autres êtres doit travailler de toutes ses forces à ne point passer sa vie dans un obscur silence, comme font les animaux que la nature a penchés vers la terre et asservis à leur estomac. Or toute notre force réside dans l'âme et dans le corps ; l'âme est faite davantage pour commander, le corps pour obéir ; l'une nous est commune avec les dieux, l'autre avec les bêtes.

Salluste (1967, p.54)

Ainsi considérée, la chute serait synonyme du passage de la composante divine à celle animale. Il est question ici d'une régression vers l'état bestial, d'une faillite de la condition humaine qui doit toujours être orientée vers le régime apollinien, celui de l'ascension et de la transcendance. Notons au passage que l'élévation est d'ordre onirique, elle est une aspiration imaginée, tandis que la chute s'inscrit dans l'expérience existentielle. Bachelard (1992, p.108) avance, à ce propos, que « nous imaginons l'élan vers le haut, et nous connaissons la chute vers le bas ».

Dans l'imaginaire collectif, Les images de la chute forment une constante anthropologique fondamentale. Elles témoignent de l'angoisse de la perte d'un état d'équilibre originel. Qu'elle soit de nature morale ou cosmique, la chute est d'abord rupture d'avec un ordre supérieur. Dans la tradition judéo-chrétienne, le mythe du péché originel, avec la chute d'Adam et Ève, amorce la déchéance de l'humanité par la connaissance du mal. Il en va de même pour la chute de Lucifer qui pêche par orgueil. L'héritage mythologique gréco-romain offre également des récits représentatifs du thème de la chute, tels que ceux d'Icare ou de Prométhée qui défie les dieux, en commettant ainsi l'hybris qui, parfois, prend une dimension collective, comme dans le récit de la Tour de Babel ou encore dans la destruction de l'Atlantide.

Le mythe des âges de l'humanité prolonge cette idée et l'inscrit dans le temps, en faisant de la décadence une caractéristique inhérente à la condition humaine. Ce qui traverse, effectivement, les *Travaux et les jours* d'Hésiode et *Les Métamorphoses* d'Ovide, c'est bien la légende d'une dégénérescence progressive de l'humanité.

Si l'âge d'or correspond à cet âge mythique pendant lequel l'Homme vivait en parfaite osmose avec la nature - ce que l'on a tendance à appeler les noces heureuses

de l'Homme et de la nature - où l'humanité n'avait nulle connaissance du mal, nul besoin de loi ; l'âge d'argent, quant à lui, a vu apparaître une race corrompue par les passions et flétrie par la dissimulation. À ce dernier succède l'âge de bronze, où les hommes ont développé le culte des armes, cultivé la fureur du gain et le goût pour le luxe et la démesure. L'âge de fer, enfin, porte l'empreinte du développement technique qui a rendu possible l'asservissement de la nature, provoquant ainsi la déchéance de l'humanité, une déchéance qui se manifeste par l'envie mordante de la possession, par des guerres et des meurtres.

À cette théorie classique des quatre âges de l'humanité, l'on pourrait volontiers ajouter l'âge d'acier, en tant que cinquième âge. Il correspondrait à la révolution industrielle, marquée par le développement de la machine qui n'est pas sans engendrer la réification de l'Homme.

De nos jours, nous sommes en pleine ère numérique. Ce qui constituerait le sixième âge : l'âge de l'ordinateur, d'internet, de la réalité virtuelle et de l'intelligence artificielle. Les nouvelles technologies et les objets connectés ne cessent d'envahir notre quotidien au point de devenir indispensables. L'ère numérique est à l'origine de la dégradation de certaines compétences humaines : les interactions en ligne ont tendance à remplacer les échanges sociaux dans des lieux réels ; la dépendance aux appareils numériques externalise la mémoire et peut appauvrir les capacités cognitives, tandis que l'accès massif à une information souvent filtrée et polarisée porte atteinte au développement d'une pensée critique.

1.2.L'ère des soupçons

Depuis son émergence, la littérature numérique n'a cessé de susciter méfiance et scepticisme, considération faite des racines qu'elle plongerait dans l'imaginaire techno-futuriste pessimiste développé par une littérature dystopique où l'Homme perd son humanité.

Boris Vian, en 1953, marque les esprits avec l'évocation d'un « robot-poète » qui serait capable de composer de la poésie. Cette image proleptique n'était pas sans soulever des questions d'ordre éthique quant à l'essor de la littérature numérique. « Faire faire » de la poésie à une machine, n'est-ce pas renoncer à notre humanité ?

Loin d'être alors vécue comme une injure, la littérature numérique est perçue comme une blessure.

Il ne faut pas oublier, toutefois, que l'imaginaire collectif est déjà marqué par une littérature abondante au sujet d'êtres artificiels - tantôt appelés automates tantôt androïdes ou encore humanoïdes - créés à l'image de l'Homme et de la place qu'il occupe au sein de la société. C'est notamment le cas dans *L'Eve Future*, publié en 1886 par Auguste de Villiers de L'Isle-Adam, où le dialogue entre lord Ewald et Edison



interroge le statut de l'être artificiel parmi les êtres vivants, tout en soulevant une question philosophique concernant les frontières entre illusion et réalité.

Le rêve prométhéen se déploie déjà avec la figure de Pygmalion dans la mythologie grecque, où le sculpteur tombe amoureux de la statue d'une femme qu'il a réalisée, avant de prier Aphrodite d'insuffler la vie en elle. Elle devient alors humaine et prend pour prénom Galatée. Pygmalion l'épousa et eut deux enfants avec elle. Il est à noter, cependant, que l'homme a eu besoin d'une intervention divine pour animer sa créature.

Toutes les créations ne sont pas heureuses. Mary Shelley, en 1818, publie son roman intitulé *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, où elle met en scène une créature qui finit par se révolter contre son créateur, à défaut de pouvoir devenir entièrement humaine. Au-delà de la dimension fantastique du roman, se dresse en sourdine une mise en garde contre des progrès scientifiques, techniques ou technologiques qui risquent de plonger l'humanité dans un monde apocalyptique.

Dans le contexte de l'émergence de la littérature numérique, Jean Clément interroge les implications de l'essor du numérique sur le domaine littéraire, surtout pendant une période où la littérature passe par une crise et connaît une déstabilisation de ses repères. En effet, le numérique ne se réduit pas à un simple changement de support, il s'infiltré profondément et transforme jusqu'à la nature de la littérature. Clément (2001, pp.113-134) souligne également un risque ontologique pour la littérature : celui d'être diluée dans le multimédia, à cause de la dématérialisation du texte qui se manifeste particulièrement avec le passage du texte figé au texte dynamique, manipulable, souvent généré de façon automatique.

Sans soutenir l'idée d'une supplantation du livre, Clément avance que le numérique secoue la littérature classique et la pousse dans ses retranchements, tout en lui ouvrant d'autres champs des possibles. Cependant, une interrogation axiale demeure : serait-il possible de maintenir l'appellation « littérature » pour désigner des œuvres qui sont intrinsèquement instables, collectives et dont la genèse est algorithmique ?

Dans une moindre mesure, Alexandre Gefen (2012) explore les relations dynamiques et complexes engendrées par l'intégration du numérique dans l'écosystème littéraire. Il met ainsi en place une distinction tripartite des rapports qu'entretiennent le numérique et la littérature. Cette dynamique oscille entre l'assimilation qui consiste en la vampirisation du numérique par les formes classiques de la littérature, la résistance contre la dilution du littéraire dans le virtuel et la reconversion se manifestant avec les mutations que connaissent les pratiques d'écriture, de lecture et de diffusion.

Le numérique n'est pas sans affecter l'ensemble des composantes fondamentales du champ littéraire : les instances auctoriale et lectorale, l'œuvre et la communauté critique. Loin de se réduire à un simple changement de médium, il s'agit davantage

d'une révolution paradigmatique et civilisationnelle, comprenant les aspects technologique, esthétique et social.

D'ailleurs, c'est au niveau esthétique que Gefen observe une tension entre deux tendances qui sont à l'origine d'un phénomène de polarisation : d'un côté, se développe la libération de la linéarité propre à l'œuvre littéraire classique, avec la notion de l'œuvre ouverte et hypertextuelle ; de l'autre, se déploie un regain d'intérêt pour la concision, la clarté et la simplicité inhérentes au livre.

1.3. Du livre à l'écran : symbolique du medium

D'un point de vue médiologique, le choix d'un support pour l'inscription d'un texte détermine impérativement sa formalisation. En effet, le support a des implications non seulement sur les processus de la création et de la réception, mais aussi sur le plan de l'imaginaire.

Le livre a une forte charge symbolique, étant considéré comme un choix de prédilection pour la production littéraire. Ainsi, le choix du support est porteur de représentations du monde qui nécessitent une axiologie singulière, tout en témoignant d'un rapport particulier à la vérité.

En effet, le livre se présente comme un objet autonome qui renferme une vérité permanente, là où l'ordinateur inscrit l'œuvre dans une logique évolutive, ouverte sur les idées de la désolidarisation constante, du provisoire et de l'inachevé. Si le livre rassure c'est parce qu'il se lit selon une logique linéaire, avec un début et une fin. Ce qui rend possible le réinvestissement de la notion d'« histoire » comme référence d'explication du monde. L'œuvre numérique ne laisse pas indifférent, elle provoque un sentiment d'« inquiétante étrangeté » : non seulement elle bat en brèche la structure linéaire, mais elle invite aussi à une assimilation simultanée de possibles narratifs qui sont autant de chronotopes multidimensionnels.

La forme organique du livre implique un rapport physique basé sur le principe du prolongement du corps. Le livre est à l'origine de toute une expérience sensorielle et affective. L'isotopie du livre est en tout point similaire à celle du corps humain. Les relieurs adoptent un jargon où dominant des substantifs tels que la tête, le dos, le corps, la coiffe et les nerfs.

D'un point de vue religieux, l'Homme est amené à ouvrir son « livre de vie » devant Dieu pour entendre son verdict. Ainsi, les individus, dénudés, sont dans l'obligation de se découvrir encore en ouvrant leurs livres et de se révéler davantage par le déploiement de leurs consciences. C'est dans cette perspective que Jean-Jacques Rousseau amorce ses *Confessions* par cette même image : « Que la trompette du Jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai ce livre à la main me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement : Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. »



En définitive, ce qui traverse la légende de la déchéance progressive de l'humanité et les récits dystopiques relatifs à l'essor de la technologie, c'est bel et bien l'inquiétude persistante de la réification de l'humanité. Les textes générés de manière algorithmique, la dématérialisation du texte et son hybridation générique remettent en cause la nature même du littéraire. Toutefois, loin de préfigurer une quelconque disparition, ces mutations ouvrent la voie à une métamorphose du littéraire. Les résistances évoquées jusque-là relèvent davantage du souci de préserver les liens tangibles, voire sensibles, à l'œuvre littéraire.

2. La littérature numérique ou l'acte prométhéen 2.0

Les soubassements esthétiques, techniques et symboliques de la littérature connaissent, à l'ère numérique, de profondes transformations. L'émancipation des contraintes matérielles liées au support scriptural offre de nouvelles perspectives au niveau du processus de création littéraire, de la diffusion et de la réception. Cependant, ces mutations appellent à des délimitations conceptuelles. En effet, non seulement la figure auctoriale est désormais au carrefour de la collaboration, de l'automatisation et de la délégation scripturale, mais l'œuvre elle-même s'inscrit sous le signe d'une mosaïque intermédiatique, en exploitant des langages artistiques variés, de même que le lecteur dont la posture se révèle singulière, en tant que récepteur et co-créateur.

2.1.Littérature numérique, littérature numérisée : de la nécessité d'une distinction ?

Il ne faut pas confondre littérature numérique et littérature numérisée.

La littérature numérique désigne des œuvres conçues, dès leur création, pour les supports électroniques. Elle ne se limite pas à un texte mis en ligne ; elle exploite les potentialités du numérique dans sa forme même et repose sur des principes interactifs, multimodaux, et parfois participatifs. Loin d'être statique, elle intègre souvent des éléments multimédias comme le son, la vidéo, et l'animation, et peut recourir à des algorithmes ou à l'intelligence artificielle pour co-construire l'expérience du lecteur. Les œuvres de littérature numérique, telles que les récits hypertextuels ou les fictions interactives, rompent d'avec la linéarité traditionnelle, permettant au lecteur de devenir un acteur dans le parcours narratif, parfois en influençant le déroulement de l'histoire. Cette littérature naît donc de la technologie et nécessite celle-ci pour exister et être appréciée.

La littérature numérisée, quant à elle, fait référence à des œuvres littéraires classiques, modernes ou contemporaines, originellement créées pour un support papier et transposées sous format numérique. Cette numérisation est souvent motivée par une volonté de préservation, d'accessibilité, ou d'archivage. Elle s'inscrit dans un projet patrimonial qui vise à rendre des textes classiques ou des ouvrages épuisés accessibles à un public large via des bibliothèques numériques ou des plateformes de lecture en ligne. Bien qu'elle permette de consulter ces œuvres via des dispositifs

électroniques, la littérature numérisée conserve la forme et la structure originelles de l'œuvre, avec une lecture linéaire qui n'engage aucune interaction dynamique propre aux œuvres numériques.

Ainsi, la différence fondamentale entre la littérature numérique et la littérature numérisée repose sur leur essence et leur rapport à la technologie. La première est inséparable du médium numérique et en exploite toutes les potentialités créatives, tandis que la seconde reste liée à son origine matérielle et organique, le numérique n'étant qu'un vecteur d'accès et de diffusion. C'est ce que Clément affirme lorsqu'il avance qu'

Afin de clarifier cette différence, il convient de distinguer entre la littérature numérisée et la littérature numérique. On appellera donc littérature numérisée celle qui, bien qu'étant inscrite sur un support numérique, a d'abord connu une existence sur le papier ou qui a vocation à être publiée sur ce support. On réservera l'appellation de littérature numérique à celle qui ne peut pas être imprimée sur papier sous peine de perdre les caractéristiques qui constituent sa raison d'être.

Clément (2007, p.14).

Cependant, cette délimitation valorise, en sourdine, la littérature numérique en lui associant innovation et engagement ; tandis que la littérature numérisée est qualifiée de passive et de patrimoniale. Cette distinction est-elle pertinente ? Ne peut-on pas accorder à la lecture linéaire, dans sa forme classique, de la richesse ? N'est-elle plus porteuse d'interaction intellectuelle une fois transposée sur un support numérique ?

La question de la pérennité de l'œuvre littéraire numérique est également à soulever. En effet, la technologie est la condition sine qua non de la réalisation de la littérature numérique. Compte tenu des évolutions rapides que connaît le secteur de l'informatique, les productions littéraires numériques ne risquent-elles pas de souffrir d'une certaine fragilité, en s'inscrivant sous le signe de l'éphémère ?

2.2.La démythification de l'autorité auctoriale

La littérature numérique « désacralise l'acte d'écrire dont elle affiche la technicité » (Weck, 2006, p.105). Il convient d'interroger ici les profondes mutations que subit la figure auctoriale sous l'effet de la collaboration et de l'interaction, aussi bien avec d'autres créateurs qu'avec les lecteurs eux-mêmes.

Rappelons que la figure de l'auteur a déjà subi une première démythification lorsqu'elle est passée de l'aura de l'inspiration et de l'enthousiasme à la réalité de l'artisanat. Dans un contexte où les pratiques créatives se développent au sein de réseaux interconnectés, l'auteur cesse de se présenter comme une entité solitaire et pleinement souveraine ; il devient l'un des agents d'un processus créatif collectif. Ce processus remet en cause l'autorité et l'identité de l'auteur, car les contributions



externes – émanant de co-auteurs, de collaborateurs artistiques ou même du lectorat – influencent et parfois transforment le contenu et la structure de l'œuvre.

Par le dialogue direct avec ses lecteurs, l'auteur se voit exposé à des perspectives et tonalités nouvelles qui reconfigurent la réception et la signification de son travail. La frontière entre auteur et lecteur s'efface ainsi partiellement, ouvrant la voie à une littérature plus dynamique et participative, où l'œuvre s'inscrit dans un perpétuel devenir. Il importe alors de questionner la reconfiguration de l'autorité auctoriale, et d'examiner si celle-ci se trouve altérée ou réinventée par le travail collaboratif.

Afin de mieux cerner les enjeux d'une telle question, il sied de rappeler les apports du célèbre article de Roland Barthes intitulé « La mort de l'auteur », paru en 1968, où est défendue la thèse de l'autotélie du texte, abstraction faite de sa paternité. Barthes va même jusqu'à soutenir la nécessité de réhabiliter le lecteur, en stipulant que « la naissance du lecteur doit se payer de la mort de l'auteur ». Cette mort est historique. Elle n'arrive pas du jour au lendemain. Elle s'inscrit dans le temps et est le résultat de tout un processus. Stéphane Mallarmé posait déjà, dans « Crise de vers » que « l'œuvre pure implique la disparition élocutoire du poète qui cède l'initiative aux mots » (Mallarmé, 1945, p.366). Ce qui porte atteinte déjà à l'autorité auctoriale par la primauté donnée à l'écriture. Il en va de même dans l'esthétique surréaliste, surtout avec l'écriture automatique et l'exercice du cadavre exquis. Ces deux pratiques scripturales désacralisent l'image de l'auteur. La linguistique structurale inflige, enfin, le coup de grâce à la figure auctoriale en montrant que « l'énonciation dans son entier est un processus vide, qui fonctionne parfaitement sans qu'il soit nécessaire de le remplir par la personne des interlocuteurs » (Barthes, 1984, p. 66).

Subséquemment, il semble que l'œuvre numérique incarne le coup final qui achève le fantôme de l'auteur. S'y actualisent, en effet, toutes les conceptions développées par les auteurs et les mouvements susmentionnés : les textes générés par ordinateurs s'inscrivent dans la logique oulipienne, la littérature combinatoire rappelle les travaux de Borges et les œuvres participatives renvoient à l'exercice surréaliste du cadavre exquis. Tous ces possibles destituent l'auteur de son statut démiurgique pour n'en faire qu'un spectre sans réel impact sur la réception de l'œuvre.

En somme, il semble que la figure auctoriale ait évolué en passant par trois démystifications. La première s'apparente au passage des théories de l'enthousiasme, de l'inspiration et de la *furor poeticus* à celle du travail et de l'artisanat telle qu'elle apparaît chez Nietzsche ; la seconde démystification se manifeste avec la théorie barthienne de la mort de l'auteur ; la dernière serait incarnée par la théorie du « méta-auteur » de Jean-Pierre Balpe que ce dernier reprend à Douglas Hofstadter (1994, p.680) qui désigne l'auteur du programme de « méta-auteur », car il est « l'auteur de l'auteur du résultat alors que le programme en est simplement l'auteur ».

Par « méta-auteur », il faut entendre une entité qui ne se contente pas de produire manuellement un texte, mais une figure qui conçoit le programme auquel est déléguée

la tâche scripturale, selon un algorithme prédéfini. Le travail du « méta-auteur » serait, par conséquent, semblable à celui d'un architecte qui délimite le cadre dans lequel le texte pourrait être généré et les règles selon lesquelles ce processus pourrait avoir lieu. Le « méta-auteur » reconfigure alors l'acte d'écrire, en rendant possible une transition des plus marquantes : le passage de l'auteur démiurgique, omnipotent au scripteur de second degré. Toutefois, une question d'ordre ontologique s'impose : peut-on parler encore d'auteur ou d'écrivain alors que le « méta-auteur » est l'initiateur d'un processus créatif où la délégation est le maître-mot ?

2.3.L'œuvre numérique au carrefour des expressions artistiques

L'œuvre numérique ne se réduit pas aux limites imposées par la forme textuelle ; elle exploite les dimensions multimédia et interactive, transformant profondément l'expérience de lecture. Par l'incorporation de fragments visuels, sonores, vidéographiques et interactifs, elle transcende les frontières traditionnelles de la page imprimée, engageant le lecteur dans une immersion multisensorielle et dynamique. La dématérialisation de l'œuvre, facilitée par les technologies numériques, permet une diffusion étendue, tout en ouvrant un champ vaste des possibles.

En outre, l'œuvre numérique se caractérise par une modularité et une hypertextualité intrinsèques : elle se compose de segments interconnectés, formant une architecture ouverte et non linéaire qui offre au lecteur la liberté de suivre différents parcours selon ses choix et son engagement. Ce dispositif structurel non linéaire favorise une pluralité de lectures et interprétations, chaque lecteur pouvant construire son propre itinéraire à travers les multiples ramifications de l'œuvre. Ainsi, l'œuvre numérique devient un espace d'exploration personnelle et collective, dont la signification se module en fonction des chemins singuliers empruntés au sein de cette architecture interactive et éclatée.

L'œuvre numérique se présente alors sous forme d'une interface multimodale offrant une expérience sensorielle, empreinte de fragmentation et de dynamisme. La textualité est ainsi bouleversée par deux éléments : l'hypertextualité, qu'elle soit interne ou externe, qui crée un réseau textuel et l'extra-textualité qui se matérialise avec l'intégration de vidéos, d'images, de sons et d'animations qui battent en brèche la linéarité.

Au niveau de la narrativité de l'œuvre numérique, force serait de constater que le récit passe d'une logique diachronique à une dissémination dans l'espace par l'intermédiaire de l'écran et de la navigation. L'intrigue, d'ailleurs, résulte d'un travail de co-construction tripartite : l'auteur prend en charge la scénarisation des séquences interactives, la machine génère et adapte le contenu, tandis que le lecteur s'y oriente. Aussi la question de la stabilité et de la pérennité du texte est-elle remise en cause. L'œuvre numérique est modulable et évolutive. Elle se transforme selon les circonstances de la lecture.



Il apparaît alors que la littérature numérique, loin de toute forme de cloisonnement et de conservatisme, n'altère pas la littérature. Au contraire, elle rend possibles des fantasmes tels que le livre total de Balzac et de Proust, la combinatoire littéraire des oulipiens, la textualité ouverte de Barthes et Genette ou encore l'intermédialité poétique d'Apollinaire.

Cependant, l'œuvre numérique, par son extra-textualité, réactualise le réalisme en donnant à voir ce que la littérature classique suggère et fait imaginer. Ce faisant, l'œuvre numérique ne constitue-t-elle pas une menace pour la puissance suggestive du langage littéraire ?

2.4. Le lecteur « augmenté » ?

Dans le contexte de la littérature numérique, la figure du lecteur participe pleinement au processus de la co-création. Cette idée est mise en avant par des critiques littéraires comme Wolfgang Iser, Umberto Eco et Roland Barthes. Selon Iser, le texte littéraire n'existe pleinement que dans l'interaction avec le lecteur, dont l'imagination comble les « blancs » du texte. Umberto Eco, dans sa théorie de l'« œuvre ouverte », souligne cette capacité du texte à offrir des interprétations multiples, façonnées par les choix et les expériences singulières du lecteur, transformant chaque lecture en une nouvelle réactualisation du sens. Quant à Barthes, il libère définitivement le lecteur de la domination auctoriale en décrétant la « mort de l'auteur », offrant ainsi au lecteur une liberté interprétative qui participe activement à la genèse de l'œuvre.

Dans la littérature numérique, ces théories sont plus que jamais d'actualité, car le lecteur est souvent sollicité pour interagir avec des dispositifs multimédia et hypertextuels, lui permettant de devenir un co-auteur au sein d'une structure mouvante. L'acte de lecture se métamorphose en un acte de création, où chaque lecteur redéfinit les contours de l'œuvre dans une dynamique de signification toujours renouvelée.

De ce fait, le lecteur agit sur l'œuvre numérique et en modifie la forme narrative, en fonction de ses choix qui déclenchent des événements. Cette singularisation ne menace pas seulement l'autorité de l'auteur, elle individualise l'expérience lectorale et rend impossible toute tentative de mise en commun des lectures.

Le lectorat agit également lors du processus de création de l'œuvre numérique. Il devient un contributeur actif, comme dans *Exit Strategy* de Douglas Rushkoff, où les lecteurs sont invités à annoter ce roman ouvert, participant ainsi à la construction de l'univers romanesque. Cette nouvelle approche interactive brouille les rôles et se substitue principalement à l'éditeur qui occupe traditionnellement le statut du premier interlocuteur.

Dans la lignée du « méta-auteur », apparaît le « méta-lecteur » comme entité active et participative consciente des dispositifs littéraires numériques et des structures hypertextuelles, ayant un minimum de connaissance en matière de codage et de langage de programmation informatique. C'est seulement à ces conditions que le lecteur serait susceptible d'adopter une posture réflexive à l'égard de l'œuvre numérique.

Il apparaît ainsi que l'avènement de la littérature numérique constitue une révolution paradigmatique au niveau de l'histoire des formes littéraires. Non

seulement les contours de l'œuvre sont reconfigurés, mais les pratiques auctoriales et lectorales en sont tout aussi revisités, repensés, à la lumière de la pluralité, de l'interactivité et d'une forme d'instabilité qui n'est pas sans être féconde.

Conclusion

À l'issue de cette réflexion, il est à noter que la littérature numérique ne se réduit nullement à une simple transposition technologique de la tradition littéraire. Elle en remodèle les pratiques et les fondements. Elle est rupture paradigmatique, redéfinissant le triptyque auctorial, textuel et lectoral. Par ses dimensions interactive et multimodale, l'œuvre numérique reconfigure le champ de la littérature par la remise en cause de l'autorité de l'auteur, par la fragmentation du texte et par l'individualisation de l'expérience lectorale.

Face à cette révolution paradigmatique du champ littéraire, deux postures se distinguent : la première se caractérise par son conservatisme et considère cette transformation comme une blessure, une menace pour la littérarité et la pérennité de l'œuvre littéraire ; tandis que les tenants de la seconde, plus prospectifs, y décèlent des perspectives de renouvellement et de démocratisation créative. Les figures du « méta-auteur » et du « méta-lecteur » en sont la parfaite illustration.

La littérature numérique, en battant en brèche les acquis traditionnels concernant les notions d'auteur, de texte et de lecteur, invite à repenser le champ littéraire dans ce qu'il a de plus essentiel. La littérature numérique n'engendre nullement la mort du littéraire, ni sa dissolution dans le technologique. Elle en propose un remodelage ontologique.

Quoi qu'il en soit, sans inscrire notre réflexion dans une approche binaire où il s'agirait de défendre ou de rejeter la littérature numérique, il serait, plus que jamais, nécessaire de bien cerner les modalités par lesquelles la littérature numérique replace l'Homme au cœur du processus scriptural, tout en interrogeant son rapport à la création, à la lecture et à l'autre dans un monde régi par la technologie.

Références bibliographiques

- Bachelard, Gaston (1992), *L'Air et les songes*, Ed. Poche Biblio Essais, Paris.
- Barthes, Roland (1984), *Le bruissement de la langue*, Ed. du Seuil.
- Clément, Jean (2001). *La littérature au risque du numérique. Document numérique*, 5(1), pp. 113-134.
- Clément, Jean (2007). « Une littérature problématique » (préface), dans Bouchardon, S. (dir.), *Un laboratoire de littératures - Littérature numérique et Internet*. Paris : Bibliothèque Publique d'Information, Éditions du Centre Georges Pompidou.
- Gefen, Alexandre (2012). *La littérature contemporaine face au numérique : assimilation, résistance ou reconversion ?* In O. Bessard-Banquy (Dir.), *Les Mutations de la lecture*. Presses Universitaires de Bordeaux.
- Hofstadter, Douglas (1994), *Gödel Escher, Bach les Brins d'une Guirlande Eternelle*. Paris, InterÉditions.
- Mallarmé, Stéphane (1945), *Œuvres complètes*, Pléiade.
- Salluste (1967), *Catilina, Jugurtha, Fragments des histoires*, Texte établi et traduit par Alfred Ernout, Collection des Universités de France, Ed. Les Belles Lettres, Paris.
- Weck, Florian (2006). « La cyberpoésie aux frontières de la littérature ? ». *Formules : «Littérature numérique»*, pp. 95-108.